



Morbide William Harder, créateur d'un site revendiquant onze mille pièces garanties «pur criminel», reçoit dans sa chambre décorée de toiles de John Wayne Gacy, surnommé le Clown tueur. Cet assassin de trente-trois adolescents a peint des clowns dans le couloir de la mort, jusqu'à son exécution en 1994.

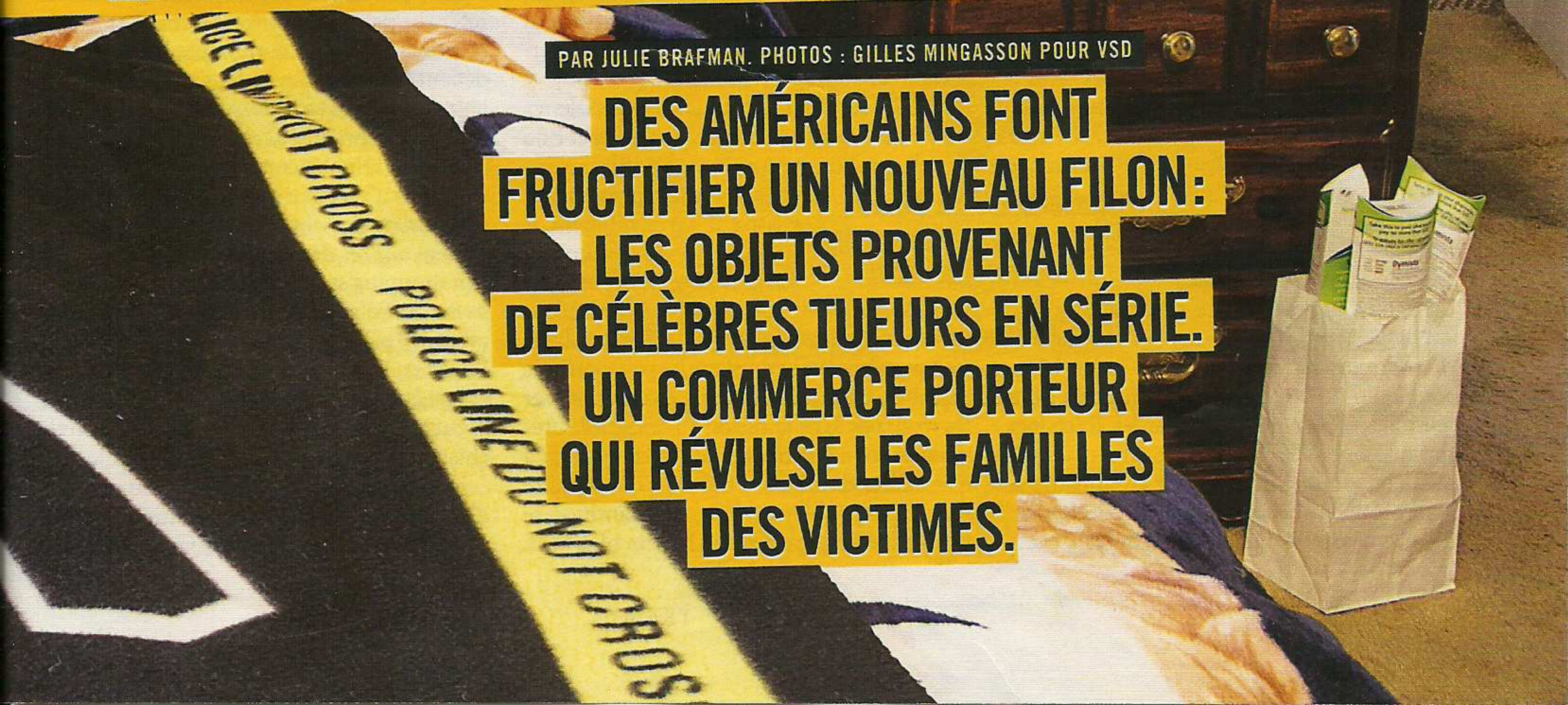




# LE BUSINESS DES SERIAL KILLERS

PAR JULIE BRAFMAN. PHOTOS : GILLES MINGASSON POUR VSD

**DES AMÉRICAINS FONT  
FRUCTIFIER UN NOUVEAU FILON:  
LES OBJETS PROVENANT  
DE CÉLÈBRES TUEURS EN SÉRIE.  
UN COMMERCE PORTEUR  
QUI RÉVULSE LES FAMILLES  
DES VICTIMES.**





C'est une petite maison bleue plantée au milieu d'un paysage de fermes californiennes. Une bicoque tout à fait banale qui vibre dans le vacarme incessant du train. Son propriétaire, William Harder, 36 ans, ouvre la porte et invite immédiatement à le suivre dans... sa chambre. Au bout de l'escalier

tapissé de photos de famille, le changement de décor est abrupt: bienvenue dans l'ancre d'un féru de «murderabilia». Ce mot-valise qui a traversé l'Atlantique – formé des termes «murder» et «memorabilia» – désigne la collection d'objets liés au crime. Ici se trouve donc une partie des onze mille pièces en tout genre que possède William Harder. L'homme dort en compagnie des cendres de Dorothea Puente, une tueuse en série qui enterrait ses victimes dans son jardin, et sous le regard moqueur d'un clown peint par le célèbre meurtrier John Wayne Gacy. Pourtant, ce n'est pas pour la décoration mais bien pour le commerce que William Harder a transformé sa maison en véritable musée du crime: il est à la tête de murderauction.com, une plate-forme sur laquelle il propose toutes ces pièces aux enchères.

Comme une demi-douzaine d'autres sites, il s'est engouffré dans cette nouvelle niche lorsque à partir de 2001, eBay a fait le ménage et interdit la vente de «murderabilia». «Certains personnes collectionnent les timbres, moi je suis intéressé par le côté sombre de l'humanité», justifie-t-il. Quatre-vingt-dix objets en moyenne trouvent preneur tous les mois, le plus souvent plébiscités par des femmes. Les plus populaires ont appartenu aux grandes figures du mal made in US: Charles Manson, Albert Fish, Ted Bundy ou Jeffrey Dahmer. Sur le site, l'internaute peut également se laisser tenter par une culotte signée Dana Gray, la tueuse de vieilles dames, pour 160 dollars: une poignée de cheveux d'Arthur Shawcross (treize meurtres au compteur), pour 120 dollars; ou quelques origamis élaborés par les mains expertes de Charles Ng (assassin d'au moins onze personnes) – estimation: 175 dollars pour la plus ambitieuse, censée représenter une pietà de Michel-Ange.

La plupart de ces objets – qui n'ont aucune valeur intrinsèque et finiraient certainement à la poubelle en d'autres circonstances – proviennent, plus ou moins gracieusement, des serial killers condamnés à mort et de leurs proches. «J'ai rendu visite plus de trente-cinq fois à Charles Manson depuis 2005 et nous continuons à nous téléphoner», relate William Harder. Il échange quelque sept mille courriers par an avec les prisonniers! Inutile de chercher à connaître le chiffre d'affaires de ce businessman hors norme: «Je n'aime pas discuter de cela», tranche-t-il.

### L'interdiction de ce business est régulièrement réclamée. En vain

John Edward Robinson, un tueur en série pionnier du cybersexe. Une pièce à 1 700 dollars, tout de même. Pour satisfaire les passionnés de macabre, Eric Holler n'hésite pas à retrousser ses manches. Une émission américaine le présente en train de prélever de la terre sur le lieu d'assassinat d'une jeune fille alors que la police traque encore le meurtrier. L'échantillon se trouvera en ligne quelques heures plus tard.

**Bric-à-brac** Harder ne divulgue plus son adresse depuis qu'il a été menacé de mort par les proches des victimes. Dans son ancre, on trouve les portraits dédiés de Richard Ramirez, le Traqueur de la nuit (1), ou d'Arthur Shawcross, l'Étrangleur de Rochester (2), un dessin (3) et un savon sculpté (4) de Carl Abulh, meurtrier incarcéré à Spring Creek (Alaska). Parcourant les pénitenciers du pays, Harder est devenu proche de Dorothea Puente, tueuse de vieillards, morte en 2011 et dont il conserve l'urne funéraire (5). Mais son plus fidèle ami reste Charles Manson, à qui il rend régulièrement visite (10). Du criminel hippie, il possède lettres (7), empreintes (9) ou objets (6 et 8).

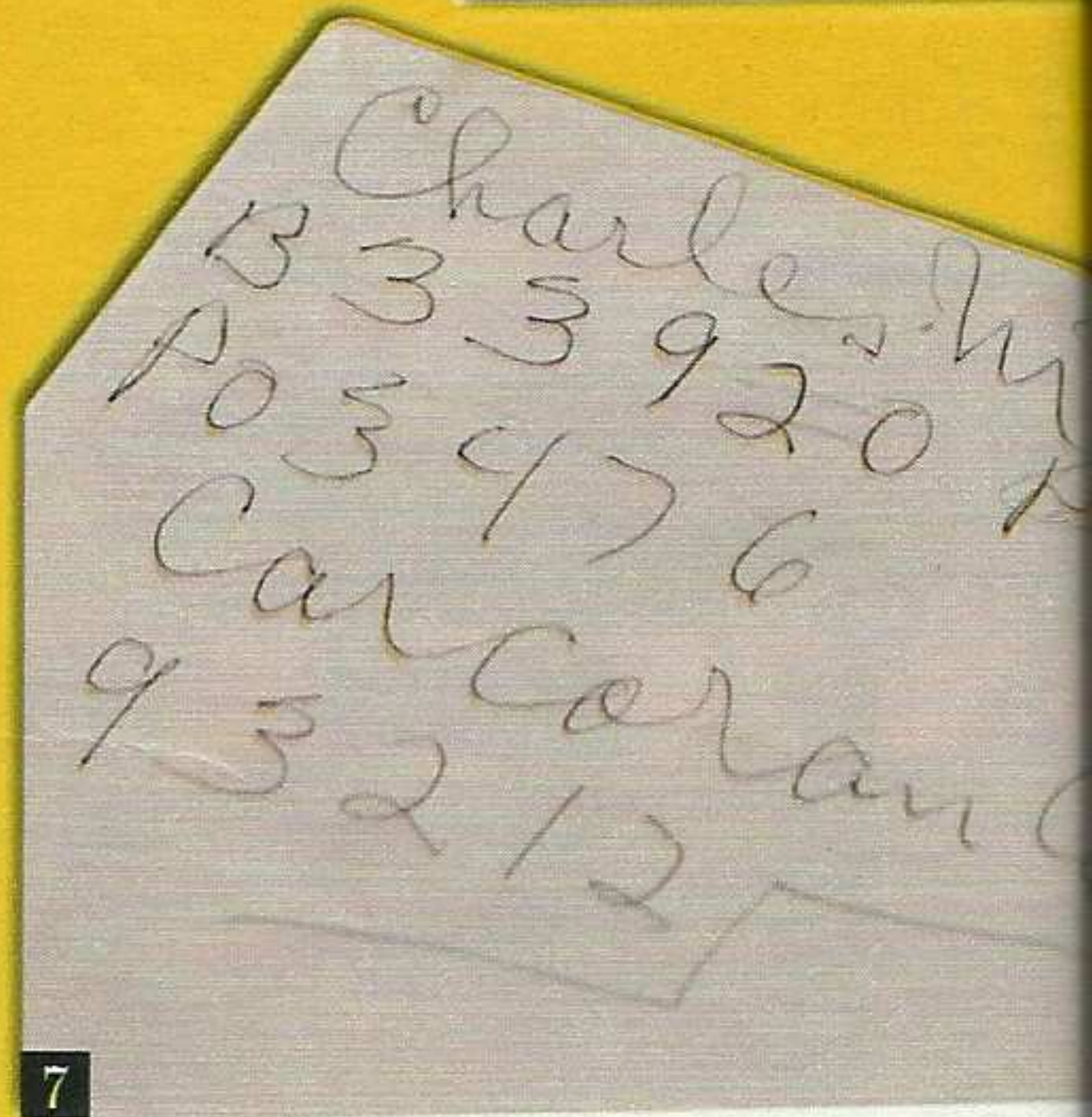
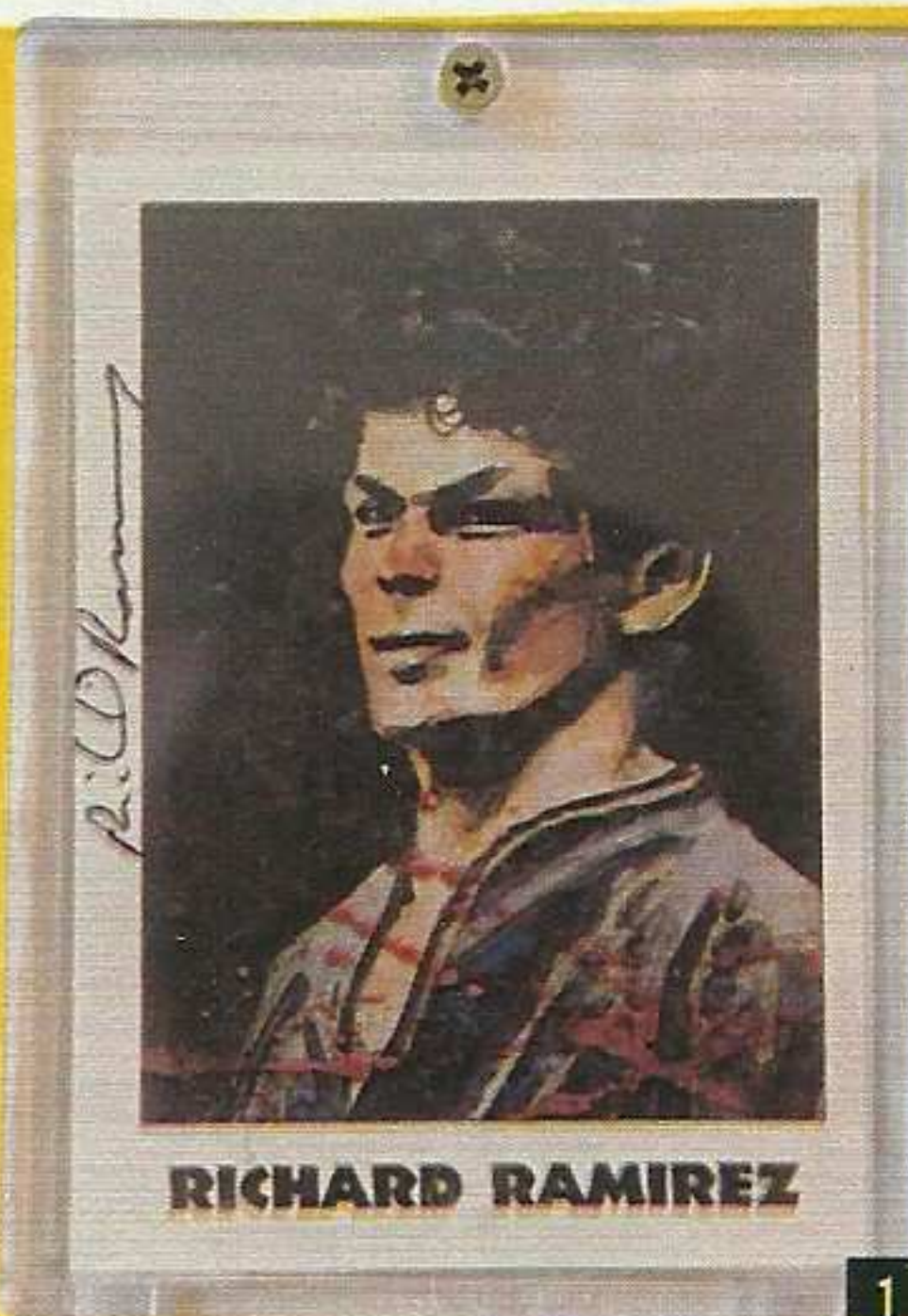
Le secret est tout aussi bien gardé chez serial killersink.net, l'un de ses concurrents dans cet univers virtuel impitoyable où chacun déclare être «le seul site légitime», «le numéro 1 des ventes», «le seul garant de l'authenticité des objets». Néanmoins, son propriétaire, Eric Holler, alias Eric Gein – dont le pseudonyme est un hommage au tueur en série nécrophile – confie vivre «confortablement». Il a commencé à correspondre avec les plus dangereux criminels de l'Amérique vers 1995 et ces derniers l'«encouragent» à vendre leurs objets. «Eugene McWatter, dit l'Étrangleur de Salerne, est devenu comme un frère pour moi et Rod Ferrell, que l'on surnomme le Vampire meur-

trier, est un type sympa», glisse-t-il. En ce moment, le joyau de son site reste un costume de Père Noël porté par

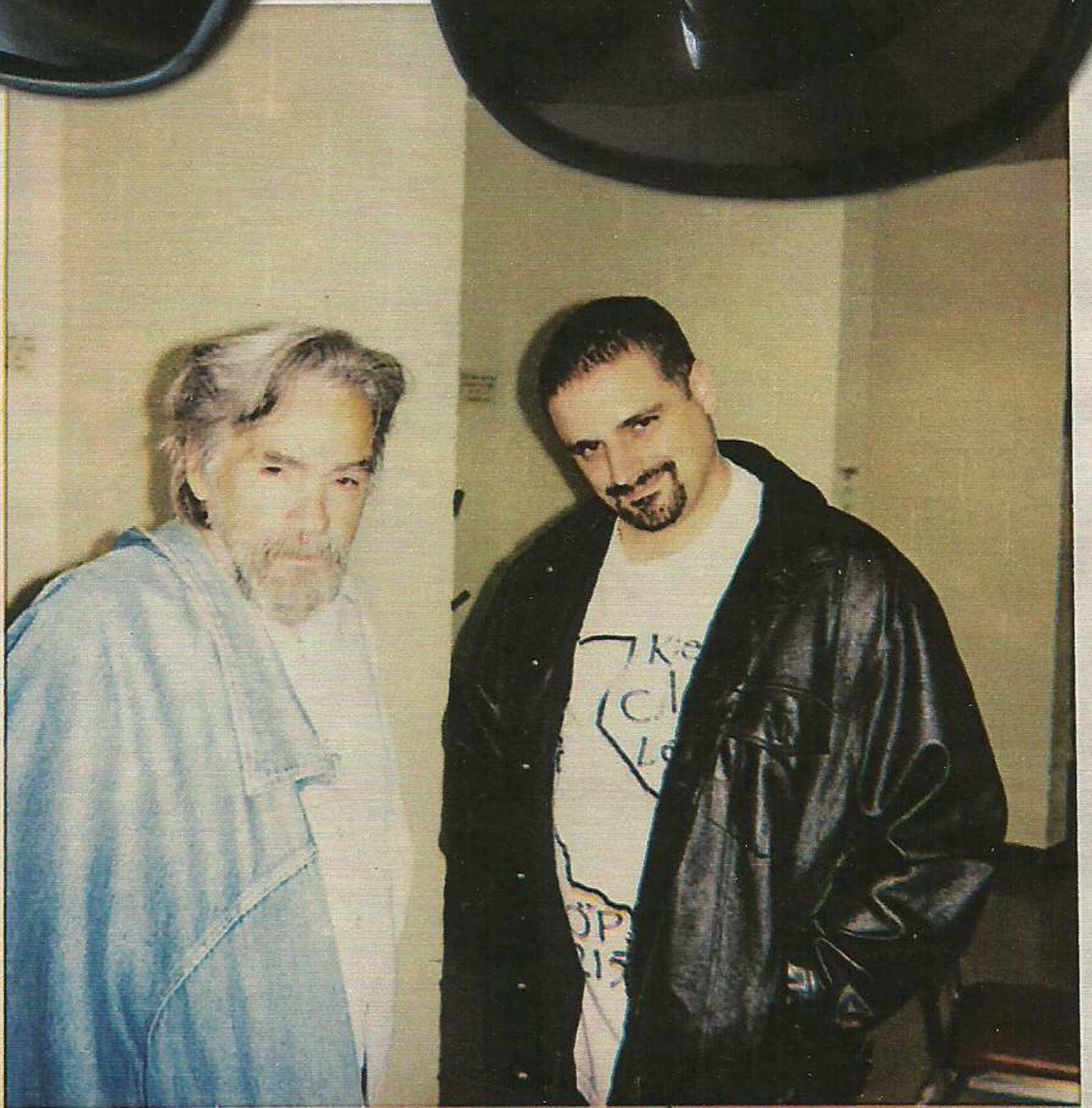
«La popularité des objets de criminels a considérablement augmenté ces dernières années. J'ai une base de clients fidèles dans le monde entier», explique-t-il.

Parmi eux, David Brocourt est l'un des seuls Français à revendiquer son attrait pour le «murderabilia». Cet aide médico-psychologique de 32 ans qui ne cache pas son penchant pour le «bizarre», explique être surtout intéressé par «la dimension humaine, sociale et culturelle qui accompagne le crime». Il détient des centaines de dessins, peintures ou lettres de tueurs en série qui peuplent les couloirs de la mort américains. «Je possède aussi quelques «reliques corporelles» telles que des rognures d'ongles ou des cheveux», ajoute-t-il. Lorsqu'il n'obtient pas ses pièces directement auprès des tueurs en série, il va faire son shopping sur des sites américains spécialisés. C'est d'ailleurs en ligne qu'il a acquis sa première pièce en 2010: un dessin de Richard Ramirez, surnommé Le Traqueur de la nuit et condamné à mort pour onze viols et treize meurtres. Le nec plus ultra pour tout fétichiste du crime.

Le commerce du mal n'a, évidemment, rien d'une nouveauté. Par exemple, avant son exécution en 1994, John Wayne Gacy, coupable







to BIG Brother Gray  
Hound Charles Manson

de sévices sexuels et de meurtres sur au moins trente-trois jeunes hommes, a fait fortune derrière les barreaux grâce à la vente de ses célèbres tableaux de clowns – dont l'un trône au-dessus du lit de William Harder. À ceux qui crient au scandale et à l'amoralité, les vendeurs du « murderabilia » répliquent qu'ils exercent simplement leur liberté d'entreprendre. Ils évoquent aussi la valeur historique des pièces qu'ils proposent. Cela n'empêche pas les forces de l'ordre et plusieurs associations de victimes de réclamer l'interdiction de ce business de « glorification du macabre ». Andy Kahan, 53 ans, avocat de nombreuses victimes à Houston, en fait même son cheval de bataille depuis près de vingt ans. « Si l'on se met à la place des victimes, il n'y a rien de plus dégoûtant que de découvrir que l'assassin de celui que vous aimiez est à présent en train de vendre ses objets personnels pour s'enrichir », a-t-il expliqué à AOL News. L'État américain a certes promulgué la loi « Son Of Sam » (fils de Sam) qui prévoit que les criminels ne pourront retirer aucun bénéfice de la vente de leurs effets personnels ou de leur histoire, mais le texte reste flou dans la mesure où il ne concerne pas les vendeurs qui proposent ces objets sur un second marché. Qui a dit que le crime ne paie pas ? ■